

Communiqué de presse

Obia

Nicola LO CALZO

20 mai - 20 juin 2015

16 rue des Coutures Saint Gervais 75003 Paris



Nicola Lo Calzo
Courtesy de l'artiste, l'Agence à Paris et Dominique Fiat, Paris.

Le temps arrêté

L'underground railroad, le réseau clandestin qui aidait les esclaves fugitifs à échapper au sort que leur réservaient les propriétaires de plantations sudistes n'arriva jamais jusqu'en Guyane. Son terminus était la frontière du Canada où les nouveaux hommes libres étaient pris en charge par un réseau de solidarité.

En traversant le Brésil ou le Suriname, en fuyant les places fortes de la colonie en Guyane, les fugitifs ne disposaient pas d'un réseau d'entraide aussi sophistiqué que leurs cousins de l'autre Amérique. Leurs repères, montés comme des campements sauvages et provisoires qui allaient durer, me rappellent l'utopie des quilombos du Brésil, où les « marrons se regroupaient en une société nouvelle, comme autant de familles recomposées.

Le temps a passé et la sédentarisation se ressent dans l'organisation des choses. Dans cette manière de routine quotidienne. Pourtant la précarité de cet équilibre affleure à chaque image. Mais il s'agit d'une précarité qui ne dit pas son nom. Elle ne s'inscrit dans aucune configuration qui conduirait à éprouver de la compassion, bien au contraire. Le Brésil et l'Afrique ne sont pas loin. Dans le scintillement discret des couleurs, les compositions associent l'émeraude de la forêt aux rouges des tenues cérémonielles et à la couleur cendre de la fumée.

Ces moments sont décomposés et se déploient comme au ralenti. Nicola Lo Calzo les saisit comme la trame d'un film. On l'imagine à l'affût, comme un chasseur patient, traquant le geste, le mouvement, les variations d'un regard. Parfois, comme un clin d'œil, pour nous rappeler que malgré l'intemporalité du paysage et des êtres nous sommes bien au vingt-et-unième siècle, il ramène une preuve qui semble anachronique : un tee-shirt de Marilyn, de jeunes gens en jeans, un microphone HF posé à côté d'un vase d'orchidées, et puis, un signe, subliminal : cette pietas fides imprimée sur un pagne commémoratif sur lequel des chaînes brisées nous ramènent l'histoire. La vérité, toutes les vérités s'abritent et se confondent dans les détails. Lo Calzo l'a bien compris.

Le monde, ce monde végétal et liquide est le décor parfait dans lequel peuvent se dissoudre les êtres. Comme s'ils redoutaient encore que l'histoire ne se répète, ils semblent être prêts, à tout moment, à lever l'ancre vers de nouveaux ailleurs. La rivière est là, interminable. Lo Calzo fait ici de la photographie de marron. C'est-à-dire qu'il s'inscrit dans une clandestinité fraternelle qui lui permet de se fondre dans le décor et d'en rapporter la quintessence de ce qui n'est pas visible à tous. Il a su donner un mouvement subtil à ce temps arrêté.

Simon Njami

Press Release

Obia

Nicola LO CALZO

20th May - 20th June 2015

16 rue des Coutures Saint Gervais 75003 Paris



Nicola Lo Calzo
Courtesy of the artist, l'Agence à Paris and Dominique Fiat, Paris.

Frozen Time

The Underground Railroad, the secret network that helped runaway slaves escape the fate awaiting them at the hands of southern plantation owners, never reached French Guiana. Its last stop was the Canadian border where a solidarity chain took in the newly free.

When crossing Brazil or Suriname, fleeing from the strongholds of the colony in French Guiana, the runaways could not rely on a support organisation as sophisticated as that of their cousins in the other America. Their hideouts, set up as makeshift camps that would endure, remind me of the utopian quilombos in Brazil where the “Maroons” came together to create a new society, like so many reconstructed families.

Time has passed and a sedentarisation can be felt in the way things are organized - in the day-to-day routine. However, the precariousness of this balance crops out in every image. It is an unacknowledged precariousness that is not part of any configuration that might elicit compassion – quite the contrary. Brazil and Africa are not far away. In the understated glow of colours, compositions associate the emerald green of the forest with the red of ceremonial dress and the ashen colour of smoke.

These moments are decomposed and unfurl as if in slow motion. Nicolas Lo Calzo captures them like frames of a film. We can imagine him on the lookout, like a patient hunter, tracking gestures, movements and variations of a look. At times, like a reference to remind us that, despite the timelessness of the landscape and the inhabitants, we are still in the twenty-first century, he brings back some form of proof that seems anachronistic: a Marilyn tee-shirt, young people in jeans, an HF microphone placed next to a vase of orchids and then a subliminal sign – the Pietas Fides printed on a commemorative loincloth on which broken chains remind us of the history. The truth, all of the truths reside and blend together in the details. Lo Calzo understands this.

This world of wild vegetation and waters is an ideal setting into which beings can dissolve. As if fearing that history might repeat itself, they seem ready to weigh anchor at any moment and set off for a new somewhere else. The river is there, endless. Here, Lo Calzo photographs Maroons. That is to say, he joins a brotherly underworld that allows him to fade into the surroundings and capture the quintessence of that which is not visible to all. He has found a way to give subtle movement to this frozen time.

Simon Njami